Document generated on 04/24/2024 10:01 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

René Jodoin
Des lanternes aux triangles

Mathieu Perreault

Number 218, March–April 2002

Le cinéma québécois des années 90

URI: https://id.erudit.org/iderudit/48575ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perreault, M. (2002). René Jodoin : des lanternes aux triangles. *Séquences*, (218), 30–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

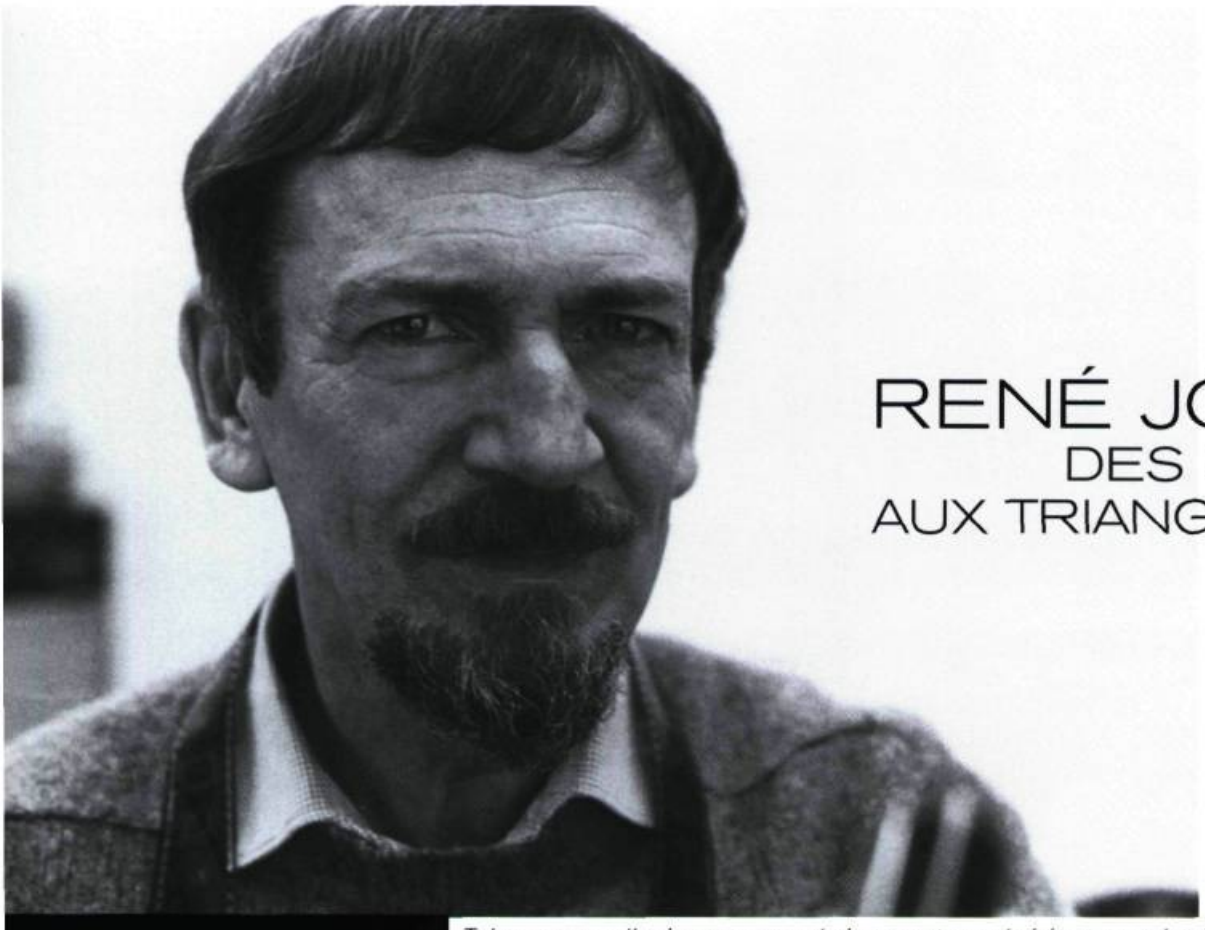
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



RENÉ JODOIN
DES LANTERNES AUX TRIANGLES

Tel que nous l'avions annoncé dans notre précédent numéro (p. 7), Séquences *a rencontré le cinéaste René Jodoin à l'occasion de la remise du prix Albert-Tessier qui lui a été décerné. Le lauréat fait le point sur sa longue et fructueuse carrière.*

propos recueillis par **Mathieu Perreault**

Tout jeune, René Jodoin transformait en lanternes magiques des rouleaux de papier fournis par le père d'un ami : ensemble, les deux enfants collaient des bandes dessinées sur le papier, et projetaient pour la marmaille de leur quartier d'Ottawa des petites vues, moins chères que le cinéma.

« On se faisait payer en poignées de bouteilles de lait, qui étaient consignées au magasin », se souvient le cinéaste de 81 ans, en entrevue dans le bureau de sa maison de Beaconsfield. « De temps en temps, on laissait notre manivelle à un ami, on passait s'acheter un sac de pâtisseries et on allait au Français (un cinéma), regarder nos films. C'était magique pour moi. »

Quelque 70 ans après ses début dans le métier, l'ancien chef de l'animation francophone de l'Office national du film du Canada (ONF) vient de recevoir le prix du Québec Albert-Tessier, remis à un artisan du septième art. René Jodoin est entré à l'ONF pendant la guerre. Il a commencé dans la section animation, dirigée par McLaren. En 1966, il a fondé le studio d'animation du programme français. Ensuite, il a fait des essais avec l'ordinateur, formant notamment au début des années quatre-vingt Daniel Langlois, fondateur de Softimage. Après une dizaine de films d'animation comme réalisateur et beaucoup d'autres comme producteur, il a pris sa retraite en 1986. Son influence est souvent comparée à celle de McLaren, simplement plus flamboyant.

René Jodoin a failli manquer le train de l'art. « À Ottawa, où j'ai grandi, on pouvait certainement dessiner, mais à part pour une question de maladie, personne n'aurait fait ça toute sa vie. » Il a fallu deux événements fortuits pour l'emmener à l'École des Beaux-Arts : le déménagement de la famille à Chambly, ville de naissance de sa mère, et l'impossibilité de s'inscrire à l'école technique. « À un moment donné, j'ai voulu apprendre un métier. Tout m'intéressait : l'été, je travaillais dans le port, ou aux usines de conserves. Alors je me suis présenté à l'école technique. Ils m'ont dit que la période d'inscription était terminée, que je devais revenir l'année suivante. J'ai demandé s'il y avait une autre école encore

ouverte, et ils m'ont dit d'aller aux Beaux-Arts, de l'autre côté de la rue. J'ai passé quelques tests et suis entré aux Beaux-Arts. J'ai trouvé ça merveilleux qu'on puisse aller à l'école faire des arts. »

L'enfance du cinéaste a été riche en cahots similaires. La maison de ses parents à Hull fut détruite par un incendie le lendemain de sa naissance. Son père, qui travaillait comme ingénieur au ministère des chemins de fer et des canaux, a décidé d'emmener ses 10 enfants à la campagne, où René, qui était l'avant-dernier, a appris à aimer les travaux manuels de la ferme, la traite des vaches et la collecte des œufs. Rapidement, toutefois, la famille Jodoin est revenue à Ottawa pour se rapprocher de l'école des plus grandes.

Aucun de ses frères n'est devenu artiste : un frère a été bijoutier, un autre comptable, sa sœur aînée est devenue religieuse, directrice d'école en mission à l'étranger. René Jodoin a aussi des préoccupations didactiques : au début des vols transatlantiques à réaction, il explique *Comment fonctionne un moteur à jet* aux futurs pilotes de l'armée canadienne. Peut-être en souvenir de son père ingénieur, il se dit aujourd'hui « convaincu qu'il est possible de faire un vrai film, qu'importe le sujet ». Plus généralement, il se souvient que tous dans la famille étaient « habiles de leurs mains ». « La plus belle écriture de la famille était celle de ma mère. »

Ce constat rappelle sa passion pour les formes et la typographie, qui sont les seuls acteurs de ses films. (René Jodoin affirme que c'est ainsi parce qu'il n'aimait pas dessiner le même personnage, plusieurs fois, dans différentes postures). Le premier film de Jodoin, *Alouette*, voyait l'oiseau de la chanson se défaire en morceaux sur l'écran, en noir et blanc. À la fin de chaque couplet, lettres et figures géométriques se pulvérisent et entrent dans une ronde, avant de reformer le dessin de l'oiseau.

Les autres courts métrages sont beaucoup plus géométriques. Triangles, carrés et rectangles jaunes et bleus forment une *Danse carrée*. *Notes sur un triangle* met les matrices à l'honneur : rotation et translation suivent les rythmes de piano mécanique d'une valse de carrousel. Les triangles jaunes, rouges et bleus forment un cube en 3D, des losanges, des triangles qui se divisent encore en trois. *Sphères*, que McLaren et Jodoin ont mis 20 ans à terminer, fait danser des cercles sur des suites pour piano de Bach. Elles grossissent en se joignant, puis se séparent, sur fond nocturne bleuâtre, qui se teinte parfois de traces jaunes pour simuler l'aube. Le fond défile pour une impression de mouvement. Les évolutions carrées du début font place, quand la musique se fait plus rapide, à des mouvements circulaires où les sphères ne se touchent pas. Dans *Question de forme*, des lignes partent de différents endroits pour un ballet rappelant les Folies Bergère, sur les rythmes de piccolo d'une marche militaire de Schubert. Étoiles et hexagones mènent à un kaléidoscope de couleurs.

Mais René Jodoin a acquis ses lettres de noblesses avec l'ordinateur, qu'il a été le premier au Canada à appliquer au dessin animé. En fait, il a été l'un des premiers « fonctionnaires » à l'utiliser, tout simplement. « Le Centre national de recherches est venu nous voir avec des démonstrations d'ordinateurs, qu'ils montraient à tous les départements. Habituellement, ils perdaient l'intérêt avant même la fin de leur présentation. Moi, ça m'a intéressé. Je leur ai dit que j'étais intéressé à travailler avec eux si on avait des budgets. Le résultat a été *Rectangles*, dont le générique était peuplé de zéros et de uns pour bien marquer son pedigree informatique.

Rectangles exploite les flashs, d'abord en blanc et noir, puis avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sur fond de musique synthétique. Des lignes qui partent des côtés de l'écran se rapprochent pour illustrer un rectangle qui rapetisse. C'est peut-être

Balabloc

l'œuvre la plus internationale de Jodoin : la géométrie qu'il y exploite rappelle les premiers dessins animés de robots japonais, comme *Goldorak*, et certains dessins animés français qui ont aussi des robots faits de blocs.

Il estime que les applications de l'ordinateur en animation n'ont pas vraiment progressé depuis son temps. Il s'intéresse assez peu aux progrès de la réalité virtuelle : « Un film, c'est une question de mouvement. Ce que je vois à la télé, comme animation, me dit qu'il y a une pauvreté d'utilisation de l'ordinateur. C'est comme une jeune personne née dans une famille riche qui n'arrive pas à se libérer de la richesse. Les jeunes qui ont grandi avec les ordinateurs n'arrivent pas à s'en libérer. »

Après ce jugement acerbe, on découvre avec surprise que René Jodoin cultive une certaine humilité. « J'étais prêt à travailler à n'importe quoi, dit-il en décrivant son adolescence. On dit souvent que les gens comme ça ne font rien de bon. » À quelques reprises durant l'entrevue, il a répété qu'on lui « donnait des cadeaux », en parlant du prix Albert-Tessier. Il faut dire que les travaux d'aujourd'hui du cinéaste ne lui attirent pas beaucoup de reconnaissance de ses pairs. Dans son bureau tout équipé — clavier, table à dessin, Apple, IBM, divers outils de montage, énorme téléviseur —, il fait des « recherches » sur les applications artistiques modernes, par exemple Internet. Il imagine par exemple un immense écran placé dans un endroit public, où s'entrecroiseraient des formes.

Rectificatif : L'article « Le documentaire québecois des années 90... » paru dans le dernier numéro de Séquences (p. 30) aurait dû être signé Michael Hogan.